

“Les Yeux qui s'Ouvrent”

J'ai lu un livre admirable, si humain, si plein de vie, aux enseignements si puissants qu'il m'est un devoir de le recommander à mes lectrices.

Toutes doivent en prendre connaissance: les jeunes filles qui, du seuil de leur maison d'éducation, se préparent à entrer dans le monde aussi bien que les femmes mariées, qui n'ont pas encore appris, peut-être, qu'un bataillon de vertus conjugales ne suffit pas toujours pour garder un mari à son foyer.

Chose curieuse à constater, l'homme, cette créature si raisonnable, — c'est lui qui l'affirme, nous devons le croire, — l'homme, dis-je, est encore celui qui obéit le plus à un caprice, à une fantaisie.

Pourquoi? il ne le sait pas lui-même, et peut-être ne se l'est-il jamais demandé; un minois agréable, une jolie taille, un sourire plein de promesses savent attirer ses regards, enflammer son cœur. “Dérisonnant l'amour”, ainsi que dit Musset, qui connaissait son sexe, il lui faut ce jouet dont le prix est l'anneau de mariage.

Hélas! la poupée ne contient souvent que du son, et, quand il en a fait la navrante constatation, adieu bonheur! adieu, amour!

Ce qui prêchera mieux que toutes les théories, c'est le livre de Henry Bordeaux, “Les Yeux qui s'ouvrent” dont on me permettra de donner ici, une courte analyse.

Ces yeux fermés, tout le monde va les reconnaître en regardant dans son entourage. La description qu'en fait Henry Bordeaux est applicable à un si grand nombre de ces aveugles, qu'il vous semble, — tant elle est palpitante d'actualité et de vérité — les avoir toujours connues.

Je songe au bien qu'une telle lecture va opérer dans quelques intelligences et j'ambitionne à l'écrivain, plus encore que j'envie son style qui me charme et me subjugué, les résultats consolants que son enseigne-

ment ne manquera pas de créer.

Le roman s'ouvre dans l'étude de Maître Tabourin, avocat à Grenoble. On vient d'y recevoir l'avis d'une instance en divorce de M. Derize, historien très en vue dans le monde des lettres, et de sa femme, la jolie Elizabeth Derize.

Les clercs en causent en l'absence du maître. Il n'y a qu'une voix pour célébrer l'impeccable correction de Mme Derize, aussi vertueuse, assure-t-on, qu'elle est belle.

Cependant un saute-ruisseau affirme :

— J'avais prévu ce procès.

On se récrie hautement.

— “Voilà, fait le jeune Malaury.

Un jour, au musée, M. Derize montrait les tableaux à sa femme. J'étais derrière eux. Ils s'étaient arrêtés devant le tableau d'un vieux, tout ridé.... “Regardez cette figure” disait M. Derize, comme elle résume toute une vie de paysan, avec ses luttes quotidiennes, avec de la tristesse, de l'épargne inscrites dans les crevasses de sa peau et du songe dans l'œil vitreux, et peut-être aussi un peu d'alcool...” C'est moi qui profitais de la leçon; Mme Derize, elle, belle et immobile ne bougeait pas plus qu'une borne... A côté du vieux, il y avait le portrait d'une dame à robe rouge, avec toutes sortes de fanfreluches. Mme Derize détaillait de l'œil la toilette, vous comprenez; elle a répondu: “La dentelle sur le velours c'est un heureux effet.” Alors, son mari, furieux a fini sa tournée sans un mot de plus.

— Après, réclama Vitrolle.—Après? reprit Malaury, après? Rien. Le divorce, c'est ça.”

Combien il a raison, ce jeune saute-ruisseau! “Le divorce c'est ça!” et combien de ces divorces ne sont pas inscrits par des requêtes au tribunal dans des études d'avocats! Il y a de ces séparations, tout aussi douloureuses que les premières, et qui s'effectuent dans le silence et l'ombre. Divorce intellectuel de deux

êtres appelés à vivre côte à côte, mur invisible mais réel qui isole à jamais de l'une de l'autre deux âmes qui devaient n'en former qu'une!...

Ce qui a amené le procès de séparation de corps d'Albert et d'Elizabeth, c'est une lettre compromettante écrite au mari par Anne de Sézery, et qu'Elizabeth a ouverte, en l'absence d'Albert ainsi qu'elle en a eu l'autorisation. Cette lettre contient une preuve manifeste d'une liaison entre les deux correspondants.

Vive surprise et profonde indignation de la part de la jeune femme, justement blessée de l'infidélité d'Albert.

Ce qui aigrit davantage Elizabeth, ce qui l'aide à la rendre implacable et sans pardon envers son mari, c'est que dans sa conscience, elle peut se rendre le fier témoignage de n'avoir rien à se reprocher.

N'a-t-elle pas été une honnête femme, dans la plus rigoureuse acception du mot? N'a-t-elle pas été maîtresse de maison modèle? N'a-t-elle pas entouré ce mari infidèle d'un dévouement à toute épreuve?

Soignée dans sa mise, ne lui a-t-elle pas fait toujours honneur? Belle comme elle l'est,—il lui est permis de ne pas ignorer la possession de cette qualité,—pourquoi lui a-t-il préféré Anne de Sézery, qui n'est plus jeune, qui a dû travailler pour vivre, et qui lui est inférieure en distinction et en élégance?

Combien de femmes font avec une même indignation un semblable raisonnement.

Le terrible pourquoi de ce drame conjugal, Elizabeth va l'apprendre par la lecture du journal d'Albert Derize qu'il a confié à son ami, Philippe Lagier. Celui-ci le remet à la jeune femme dans le but secret de l'éclairer sur l'âme de ce mari qu'elle n'a jamais devinée. De cette façon indirecte, elle comprendra encore—car Elizabeth est intelligente—que, sans le vouloir, sans s'en apercevoir, elle a contribué pour une large part au malheur qui vient d'arriver.

D'abord, Elizabeth feuillette ce journal sans intérêt; dès les premières pages ce ne sont que notes d'histoire, projets d'articles, observations de voyages qu'elle juge en-